

ÉDOUARD DRIAULT



DEVANT CONSTANTINOPLE



Extrait de la *Revue Bleue*

28 Décembre 1918 et 11 Janvier 1919



ÉDOUARD DRIAULT



DEVANT CONSTANTINOPLE



Extrait de la *Revue Bleue*

28 Décembre 1918 et 11 Janvier 1919



DEVANT CONSTANTINOPE

Des rivages du Bosphore et de la coupole de Sainte-Sophie vingt à trente siècles nous contemplent. Au regard de ces siècles, beaucoup des faits, même de la grande guerre, n'ont que la valeur de faits divers. Quelle importance garderont dans l'histoire, à ce point de vue, des noms comme ceux d'Enver, ou de Talaat, ou de Djavid ou d'Izzet-pacha ? Sait-on seulement qui régné actuellement sur le trône des Osmanlis ? De celui-là pourtant on conservera le souvenir, comme de celui du dernier des sultans, comme on a conservé celui du dernier des empereurs grecs, Constantin XII Dragascès, mort héroïquement, celui-là, en défendant sa capitale, ou celui du dernier des empereurs romains, Romulus Augustule, piteusement déposé. Il y a d'illustres empereurs qui disparaissent aujourd'hui parmi de plus sinistres drames : la danse macabre des têtes couronnées, les derniers Empereurs de l'Histoire !

Parmi les faits dont nous sommes les témoins, il y en a pourtant quelques-uns qui, autant que nous en puissions juger, auront un retentissement lointain : la prise de Bagdad, l'ancienne capitale des califes, la délivrance de Jérusalem et de Saint-Jean d'Acre, et de Damas, et tout à l'heure d'Alep ; — davantage encore l'éclatante victoire du général Franchet d'Espérey, sur les armées bulgare-allemandes et l'apparition des armées

franco-serbes sur le Danube aux frontières de ce qui fut l'Autriche-Hongrie.

Et nous voici donc, nous, les Alliés, nous les historiens, et vous, Messieurs les hommes d'État, devant Constantinople ! Serons-nous les uns et les autres à la hauteur d'une pareille situation ? Pour y essayer du moins, il faut s'établir d'abord sur le terrain solide de l'expérience, il faut connaître la géographie et l'histoire de cet Orient prestigieux où toutes choses, fautes et crimes et gloires, s'amplifient dans des proportions uniques, parce que c'est le lieu où se décident, pour des siècles, les destinées de l'humanité ; c'est peut-être là que se trouve le point capital des plus hauts problèmes de la paix de demain. Nos diplomates, de tous pays, auront-ils conscience de leur immense responsabilité ?

Ils n'ont chance d'éviter de trop grosses erreurs qu'en suivant les lois de l'histoire ; elle renferme en elle un déterminisme qui commande les hommes et leurs gestes. Qui la trahit bâtit sur le sable. Qui la suit travaille avec les siècles et pour les siècles.

M. Thiers un jour, voulant expliquer à l'Assemblée Nationale ce que c'était que la question d'Orient, commençait ainsi : « Constantinople est sur le Bosphore. Le Bosphore est un des deux détroits (l'autre s'appelle les Dardanelles) qui réunissent la mer Noire à la mer Méditerranée. »

Certes, il n'est pas besoin de remonter jusqu'à ces éléments pour instruire nos représentants ; les problèmes orientaux n'ont pas de secret pour eux ; d'ailleurs, par définition et par situation, ils connaissent sur le bout du doigt les plus délicates questions de la politique générale. Tout de même, il n'est pas défendu de rappeler, du moins aux profanes, quelques-unes des grandes lignes géographiques et historiques qui se croisent à Constantinople, qui y ont, pour ainsi dire, leur lieu géométrique.

Jadis et pendant de longs siècles, on ne pratiquait guère que la voie de mer, de la mer Égée à l'Hellespont, au Bosphore et au Pont-Euxin, et les tribus des continents voisins étaient perdues dans les ténèbres de la Barbarie. De nos jours la voie de terre, des Balkans à l'Asie-Mineure, celle que les Allemands prétendaient pousser jusqu'à Bagdad, est venue croiser la première à Constantinople, en une grande croix grecque, en un X dont la solution est singulièrement difficile.

Ce fut une des causes de la guerre, la Russie tendant vers la Méditerranée et vers les Balkans, c'est-à-dire vers le sud-ouest, l'Allemagne et devant elle l'Autriche-Hongrie tendant vers la Mésopotamie, c'est-à-dire vers le sud-est.

Y a-t-il même à la guerre, en ses origines, une cause plus importante. Elle a posé d'autres problèmes depuis, et il semble qu'elle doive être une révolution universelle. Mais tout d'abord elle n'eut pas d'autre objet pour les Allemands que de renverser le dernier obstacle qui leur barrait le chemin de Byzance et de Bagdad, c'est-à-dire la Serbie.

Elle trouva l'Orient, autour de Constantinople, dans une condition qu'il n'est pas indifférent de rappeler avant qu'elle ne soit tout à fait modifiée. Jadis, il n'y a pas longtemps puisqu'il n'y a guère plus d'un siècle, l'empire ottoman tenait tout ce pays dans une unité qui avait de la grandeur : du Sahara au Caucase, de l'Adriatique au golfe Persique, le sultan régnait depuis le xv^e siècle sur tous les peuples, de races et de religions diverses, autrefois soumis par Mahomet II et par Soliman le Magnifique : un des plus grands empires de l'histoire et le mieux placé !

Mais à la veille de la guerre, déjà ce vaste domaine était brisé par la moitié ; presque toute la partie européenne en était détachée au profit de la Russie, soit des jeunes États chrétiens des Balkans, Roumanie, Serbie,

Bulgarie, Grèce. Constantinople n'était déjà plus qu'une tête de pont maintenue par les Musulmans d'Asie sur le continent de l'Europe : une situation illogique et précaire ; Constantinople n'est pas faite pour être la capitale d'un empire asiatique. En Asie du moins, l'empire ottoman avait gardé, en apparence au moins, son ancienne puissance. Cette situation, si provisoire qu'elle fût, était le résultat d'une évolution historique qu'il faut rappeler si l'on veut voir quel en était, quel en est le sens : car le passé commande l'avenir.

Sans remonter au déluge, nous sommes bien obligés de rappeler que Byzance est entrée dans l'histoire comme colonie grecque, car elle ne l'a pas oublié. Sur les traces des Phéniciens, vers les pays de la Toison d'Or, les Grecs allaient chercher au fond du Pont-Euxin les blés qui sont devenus depuis la fortune de la Russie du Sud. Ce n'étaient pas encore les Hyperboréens qui cherchaient à descendre à la Méditerranée, vers la civilisation. C'était la civilisation qui pénétrait vers la barbarie, et tel est le vrai sens de l'évolution humaine, celui que nous allons reprendre.

La fondation de Constantinople par Constantin répondit à la même loi. Au III^e siècle, les Barbares du Nord et des profondeurs de l'Asie avaient commencé de battre et de renverser les barrières de l'Empire. Les Huns accouraient à travers les steppes, Constantinople fut un barrage qui résista plus de mille ans, quand Rome avait tout de suite succombé.

On a dit beaucoup de mal de Byzance et du byzantinisme, qui ne fournissent plus guère à la littérature que des comparaisons désobligeantes : un de nos innombrables péchés d'ignorance. Byzance-Constantinople fut pendant dix siècles un admirable foyer de civilisation ; il ne suffit pas de redire Justinien et Théodora, et les merveilles de Sainte-Sophie, la première grande basilique chrétienne. Mais encore Constantinople

arracha un moment l'Italie aux Barbares, défendit longtemps l'Orient contre les Infidèles, qui n'étaient pas tous des Barbares, et surtout fit rayonner l'orthodoxie dans les noires profondeurs du Septentrion, depuis la Bohême et la Moravie jusqu'à Kiev et Novgorod. Quand Rome avait achevé depuis longtemps sa carrière impériale, Constantinople poursuivait la sienne glorieusement et sauvait la civilisation méditerranéenne et toutes ses promesses d'avenir éblouissant.

On n'efface pas des phénomènes historiques de cette portée, et il faudra compter avec eux pour bâtir le nouvel Orient : — Constantinople est de fondation grecque ; toute sa grandeur est d'avoir été la capitale d'un empire grec et d'être ainsi devenue et restée la métropole de la religion et de la civilisation grecque, c'est-à-dire de l'un des âges essentiels de la civilisation humaine.

Dans le temps même de cette grandeur, l'Orient allumait d'autres foyers aussi éblouissants, et qui vont se rallumer tout à l'heure. Pourquoi toutes les grandes religions monothéistes de la race blanche, le judaïsme, le christianisme, le mahométisme sont-elles nées dans ce petit coin de la terre qui s'étend de Bethléem à La Mecque ? Qui se chargera de pénétrer ce mystère ? Et quel émoi, chez ceux qui savent, à voir surgir à nouveau ces grands noms. Jérusalem, Damas, Bagdad !

Tout d'un coup, au commencement du VII^e siècle de notre ère, jaillit du fond du désert arabe une grande lumière religieuse, l'Islam, la Foi. En quelques années elle illumina l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale et l'Afrique centrale, l'Espagne jusqu'aux Pyrénées. Et ces Infidèles furent des merveilleux créateurs, et voyez sur la carte la place que par eux l'Islam a prise dans le monde. Il faut y faire attention, car la France en Afrique est une puissance musulmane : à elle de réveiller toutes les facultés créatrices de l'admirable race arabe.

Donc, pendant un siècle, la chevauchée splendide des

Arabes galopa de l'Orient à l'Occident dans un cadre d'où Rome même n'avait su tirer que des provisions, dessinant de Poitiers aux portes de Constantinople un immense croissant autour des côtes méridionales de la Méditerranée : un croissant constellé de pierres précieuses dont l'éclat n'est pas effacé, brillera peut-être à nouveau demain : — Cordoue, Séville, Grenade, Tolède même ; jamais l'Espagne ne fut plus belle ; jamais ses huertas n'ont été mieux arrosées, plus fertiles ; elle a mis depuis ses églises dans les anciennes mosquées des Ommeyyades. Le vêtement monumental de l'Espagne est un vêtement musulman. Nous supplions qu'on ne nous accuse pas ici de prêcher une contre-croisade arabe chez nos voisins des Pyrénées ; nous demandons seulement la permission de dire ce qui est ou ce qui fut, et que personne ne peut empêcher d'avoir été ; — et puis Fez et Kairouan. Le Caire, Damas, Alep, et Bagdad, Bagdad, la cité des Califes Abassides, la capitale d'Haroun-le-Juste, le pays des plus beaux jardins de la terre, le cadre prestigieux des Mille et une Nuits, un centre scientifique de premier ordre, plus actif, plus fécond, plus humain que toutes les Universités de l'Europe de ce temps.

Oh ! que la nuit turque a été longue et noire en ces beaux pays du Levant !

Car, après des siècles de résistance vaillante, ni l'empire grec, ni l'empire arabe ne purent vaincre la poussée de la barbarie turque. Les califes de Bagdad y succombèrent les premiers, dès le xiii^e siècle. Puis ce fut le tour de Constantinople ; en 1453, Mahomet II fit de Sainte-Sophie une mosquée, cacha sous un enduit de chaux les mosaïques de Justinien, étouffa pour quatre cents ans ces merveilleux foyers de civilisation dont l'histoire du moyen-âge barbare demeure illuminée.

Voici un autre grand phénomène que, nous autres Français, nous n'avons pas le droit de renier, une tra-

dition que nous ne pouvons pas trahir : la France est restée depuis dix siècles la grande puissance chrétienne de l'Orient ; parmi les misères et les ruines de la barbarie turque, c'est elle, qu'on le veuille ou non, qui resta l'espoir des opprimés et qui sauva leur avenir. *Gesta Dei per Francos*, la formule vaut pour les Croisades, mais elle a un sens bien plus étendu.

C'est elle qui conduisit les croisades. Si elle ne put pas longtemps délivrer le tombeau du Christ, elle apprit à connaître l'Orient et à s'y faire aimer. Saint Louis prisonnier des Infidèles conquit leur affection, et ils voulaient en faire leur « soudan » : c'est une sorte de symbole, et depuis, la France n'a jamais cessé d'entretenir les meilleures et les plus fructueuses relations avec les peuples de l'Orient. Qu'il y aurait à dire là-dessus ! Mais nous n'en avons pas ici le loisir : il faut au moins rappeler que ce sont des Francs encore qui ont un moment fondé l'Empire Latin de Constantinople.

Même sous la domination turque, la France garda et améliora sa situation dans le Levant pour le plus grand bien de tous. Au grand scandale de la Chrétienté, François I^{er} fut l'allié de Soliman le Magnifique. Il conclut avec lui en 1535 les fameuses Capitulations, qui assurèrent à la France le privilège, le monopole du commerce de l'Orient ; déjà au temps de Jacques Cœur, au moment même de la prise de Constantinople, il n'y avait, dans les Échelles du Levant, « mât revêtu sinon des fleurs de lys », et il en fut ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, même à certains égards jusqu'au milieu du XIX^e.

Mais surtout la France y fut reconnue par les sultans, alors tout puissants, comme la protectrice des chrétiens de tout l'Empire ottoman. Grâce à elle, toutes les communautés chrétiennes purent continuer de vivre, et se préparer aux renaissances dont nous sommes, depuis un siècle, les témoins enthousiasmés. En vérité, c'est

elle qui entretint le feu sacré qui annonçait les résurrections pour le temps où la domination turque aurait épuisé ses énergies farouches.

Alors, Bonaparte réveilla l'Égypte endormie dans les sables, prépara déjà l'ouverture du canal de Suez, qui allait la remettre sur le grand chemin du commerce universel. Puis Charles X à Navarin ressuscita la Grèce. Puis Napoléon III intervint en Syrie pour arrêter les massacres du Liban, et l'impératrice Eugénie inaugura en 1869 le canal de Suez. Partout, sous les pas de la France, renaissaient les fleurs éclatantes de la liberté. Que sera-ce demain ?

Mais, dans le temps où les Turcs se retiraient comme un flot destructeur qui rentre dans son lit, sans laisser d'ailleurs la moindre alluvion fécondante, d'autres barbares arrivaient du Nord, qui allaient aussi rencontrer la France devant eux. Je demande bien pardon aux Autrichiens de les comparer à des Turcs ; la comparaison, d'ailleurs, n'étonnera personne aujourd'hui, et les voici entraînés tout à l'heure dans la même catastrophe. Il y a longtemps déjà qu'Albert Sorel disait : quand la question d'Orient sera près de se résoudre, c'est la question d'Autriche qui se posera. Et il ne prévoyait pas qu'elles allaient se poser et se résoudre ensemble ; le temps n'était pas encore venu des grands événements et des grands changements.

Donc Vienne ayant été sauvée en 1683 de l'assaut des Turcs par l'illustre roi de Pologne Jean Sobieski, l'Autriche dès lors se mit à descendre le Danube vers les pays des Balkans ; le prince Eugène de Savoie lui ouvrit glorieusement cette carrière. Elle reprit tout de suite la Hongrie et la Transylvanie, puis les Confins Militaires, ce que nous appelons maintenant la Croatie. Déjà même elle voulut la Serbie et s'en empara un moment.

C'est la France qui l'arrêta. Qui s'en souvient ? C'était

au temps de la guerre de la succession de Pologne. Un ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Villeneuve, galvanisa un moment les énergies turques déjà fatiguées, accompagna les armées du Sultan à la reconquête de la Serbie, et conduisit les négociations de la paix de Belgrade, qui rendit la Serbie aux Turcs. La France en fut récompensée par le renouvellement des Capitulations (1740) : c'était au temps de Louis XV, dont on a dit tant de mal. Sans doute, il valait mieux que la Serbie restât encore un moment sous la domination turque, désormais précaire, plutôt que de tomber aux mains des Habsbourg. Jamais, depuis, les Habsbourg n'ont pu franchir la barrière serbe, et au moment où les Serbes reconquirent si glorieusement Belgrade, en avant des armées du général français Franchet d'Esperey, il nous plaît d'évoquer le souvenir du marquis de Villeneuve.

Et il nous faut encore ici retrouver l'œuvre de Napoléon, dont on a dit tant de mal aussi. Il eut les Iles Ioniennes et Corfou. Il organisa le gouvernement des Provinces Illyriennes, en souvenir de Rome. Il y mit Marmont, qui y fit merveille et qui y a laissé une renommée d'activité bienfaisante, ouvrant des routes vers Belgrade, vers Constantinople, à la manière des proconsuls romains. Qui sait si demain la Yougo-Slavie ne reprendra pas le nom de cette Illyrie qui fut le berceau de sa renaissance, et qui serait si expressif ? L'histoire se fait par l'histoire. Si nous en avons la place, nous dirions ici les relations de Napoléon avec Kara-Georges, le glorieux ancêtre de nos glorieux alliés, le roi et le prince Alexandre de Serbie.

C'est encore la France que les Russes ont le plus souvent rencontrée devant eux sur le chemin de Byzance. Ils y descendaient pourtant avec une singulière puissance, comme en une irrésistible croisade de l'orthodoxie. Sophie Paléologue, la nièce du dernier empereur

grec de Constantinople, avait donné sa main et ses « droits » au tsar de Moscou Ivan III, et il paraissait qu'il appartenait à la Russie de rétablir la croix grecque sur l'église de Sainte-Sophie et d'en restaurer les mosaïques chrétiennes.

Ce fut le sens profond de la politique de Pierre le Grand et de Catherine II, même aussi de Nicolas I^{er} quand il prétendit faire reconnaître par le sultan le protectorat de la Russie sur tous les orthodoxes de son empire.

Et la Russie était portée plus fortement encore vers le sud par ses besoins économiques; elle cherchait vers la Méditerranée un libre débouché pour ses richesses agricoles et minières; elle voulait un accès sur le grand chemin du commerce international. M. Ernest Lavisse l'écrivait il y a quelques années: le glacier russe glisse toujours, irrésistible comme une force de la nature. Ces images risquent toujours de pécher par quelque endroit, et il y a dans celle-ci une hérésie géographique; car depuis le commencement des temps quaternaires, les glaciers ne glissent plus vers le sud, et les anciens glaciers russes se sont maintenant retirés en Scandinavie: nous ne cherchons pas à en faire une application à l'histoire de ce temps.

Quoi qu'il en soit, la France ne cessa jamais de contenir le glissement de la Russie vers la Méditerranée; c'est un des traits fondamentaux de sa politique traditionnelle. Lorsque Pierre le Grand lui offrit son alliance elle refusa, et elle fit bien: allait-elle livrer ses alliés de Suède, de Pologne et de Turquie à la barbarie russe? Allait-elle compromettre sa propre suprématie dans les pays de la Méditerranée orientale? Elle ne commit pas cette erreur, qui eût été sans doute irréparable.

Elle contint la Pologne et la Turquie de son mieux, pas toujours avec bonheur. Mais le point capital de son

action à cet égard, ce fut en Roumanie, comme tout à l'heure en Serbie. Se souvient-on de cette histoire ? Oui, sans doute, car on l'a souvent déformée. A la faveur des guerres de la Révolution et de l'Empire, le tsar Alexandre I^{er} avait mis la main sur les Principautés Danubiennes, Moldavie et Valachie. Napoléon, l'ayant vaincu à Austerlitz, puis à Friedland, lui imposa le traité de Tilsit, par lequel la Russie s'engageait à rendre les Principautés à la Turquie, et il lui fallut s'exécuter. Et en 1812 elle se réconcilia à ce prix avec le sultan, et depuis elle n'a jamais pu y rétablir son autorité.

Elle y essaya sous Nicolas I^{er}. Napoléon III continua la politique de son oncle, et la guerre de Crimée se termina par l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie, qui, avec l'appui de la France, ne tardèrent pas à former la principauté, puis royaume de Roumanie. Il ne reste qu'à achever la Grande-Roumanie ; la France aussi s'en occupe.

Pourtant, en 1877, les Russes crurent atteindre Constantinople et y saisir enfin l'héritage de « l'homme-malade ». Ce fut leur plus cruelle et irréparable déception. Après Plevna, ils arrivèrent aux faubourgs de la grande cité impériale, Tsarigrad, comme ils disaient ; ils dictèrent au sultan le traité de San Stefano qui était mortel pour la Turquie. Le beau fruit que déjà les Russes portaient à leurs lèvres leur échappa, à jamais. L'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne, exigèrent la révision du traité de San Stefano ; la France agit dans le même sens, et le traité de Berlin rejeta la Russie au delà du Danube. Et la Bulgarie naquit.

C'était la fin de la politique dynastique, de la politique de magnificence, de la politique impériale. La France avait soutenu la Turquie assez longtemps pour permettre aux nationalités chrétiennes des Balkans, si pleines d'histoire et d'avenir, de grandir et de mûrir, pour être capables de conquérir et de garder leur liberté.

Maintenant, nous pouvons considérer la grande guerre, l'ayant mise à sa place dans les siècles. Maintenant, nous pouvons en marquer les solutions que commande l'histoire.

Voici d'abord les faits acquis.

La fin de la Turquie: — Les Jeunes-Turcs ont achevé de la tuer; mais il y avait longtemps qu'elle était « malade ». Déjà les novellistes du temps de Louis XIV la représentaient entourée de Purgons et de Diafoirus brandissant leur arsenal morticole. Car l'histoire de la question d'Orient depuis le xvi^e ou le xvii^e siècle, c'est l'histoire de la retraite des Turcs devant la réaction chrétienne, qu'il s'agisse des grandes puissances ou des jeunes nationalités que nous voyons renaître sous nos yeux: une évolution qui se déroule comme une inexorable fatalité.

L'abdication de la Russie, ou du moins de ce qui fut la Russie: — On dirait qu'elle renie ses plus glorieuses traditions, par désespoir des déceptions qu'elle y a rencontrées depuis le traité de Tilsit jusqu'à celui de Berlin; une fatalité aussi sans doute; le tsarisme ou le bolchevisme ne pouvaient pas être en ces pays des agents d'organisation démocratique.

La ruine du grand dessein pangermaniste que symbolisait le chemin de fer de Bagdad: — Là aussi l'histoire condamnait d'avance une pareille entreprise. Qu'on ne sourie pas de cette prophétie après coup: nous l'avons dit avant les événements décisifs d'aujourd'hui, lorsqu'après l'écrasement de la Serbie on attendait le Kaiser à Constantinople et on parlait d'une campagne du maréchal Mackensen en Egypte ou en Mésopotamie. Comment admettre que des hobereaux prussiens pussent s'installer à la place des émirs d'Alep et de Damas? Comment croire qu'en vingt ans de fantaisies à grand spectacle le Kaiser pût effacer les dix siècles si féconds de l'activité française dans le Levant? Il y prétendit, en

effet, mais sa chute en est plus retentissante : jadis un autre empereur d'Allemagne s'était déjà noyé dans les eaux du Selef ; il s'appelait Frédéric-Barberousse.

La victoire de la France : — Il était écrit que la France vaincrait, du jour où elle reprendrait conscience de toutes ses traditions, et se refuserait aux résignations que d'aucuns, même chez elle, lui prêchaient. Car il y a en France des Français, ou qui se disent tels, qui ont toujours peur que la France ne soit trop grande : mais le grand souffle de la victoire va balayer ces misères. Et nous quitterons nos « âmes de vaincus », et nous porterons haut la tête, et nous voudrons enfin que la France reprenne partout le cours de ses grandes destinées. Cette grandeur nouvelle comporte d'ailleurs des devoirs et des responsabilités.

Car il s'agit, dans ces pays habitués au plus cruel despotisme et déjà marqués pour la servitude par le caporalisme prussien, de fonder durablement la liberté. Il s'agit d'y réaliser « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Mais il y en a encore qui n'en sont pas capables (voyez la Russie), et qui appellent l'autorité après les débauches et les crimes de l'anarchie. Gare aux surprises ! Il y faudra bien encore quelque tutelle, ou du moins des garanties et des règlements internationaux.

A cette lumière des idées démocratiques, ou de la philosophie wilsonienne qui, d'ailleurs, n'est pas autre chose que la philosophie de la Révolution Française, regardons comment se pose le problème de Constantinople.

Le droit des peuples ? Et d'abord où sont les peuples ? Faisons le tour de la région.

En Asie, les Arméniens, survivants des plus affreux massacres de l'histoire, occupent les hauts plateaux du Taurus et de l'Ararat. Les Turcs Osmanlis ne possèdent en vérité que le centre de l'Asie Mineure ou de l'Ana-

tolie : c'est là qu'il faudra les installer. Du Taurus à la mer Rouge et au golfe Persique, les Arabes forment un groupe compact qui, jadis dépossédé du Califat par les Turcs, n'a gardé aucune amitié pour les usurpateurs. Ils devaient être avec nous dans la grande guerre ; le roi du Hedjaz est parmi les vainqueurs.

En Europe, il y a, depuis les pentes du Caucase jusqu'au Bug, les Russes, ou plutôt des Russes, Petits-Russes et Ukrainiens ; leur politique ne peut plus être celle de la Russie des tsars, de la Russie d'autrefois. Il y a les Roumains, du Bug à la Dobroudja ; les Serbes, du Vardar à la Save ; les Bulgares, entre le Danube et le Balkan et dans les hautes vallées de la Macédoine septentrionale. Les Grecs sont tout autour de la mer Égée, sur les deux rives des Détroits, dans la plus grande partie de la Thrace et loin même le long des côtes de la mer Noire. Ils sont nombreux à Constantinople, les plus nombreux d'entre les chrétiens. En somme, ils occupent le même cadre géographique que dans toute leur histoire depuis Miltiade et Périclès, en passant par les temps glorieux de l'empire byzantin : il y a là une fixité d'habitat très impressionnante, et qui crée des droits.

Voilà bien des cantons séparés, et rivaux. Mais ils ont des besoins économiques qui les rapprochent, aucun d'eux n'ayant de quoi vivre isolé.

Et, nous l'avons vu d'abord, ils sont au croisement des plus grandes voies de l'Ancien Continent : la voie maritime qui vient de se rouvrir par l'armistice turc et qui mène vers les Russies, vers les profondeurs de l'Asie Centrale ; la direction normale est rétablie du sud au nord devant la pénétration grecque, italienne, anglaise, française ; — et la voie continentale, prolongement du Danube inférieur, la grande voie indiquée par Marmont, Londres et Paris, ou Bordeaux, Lyon, par Milan, Venise, Laibach, Belgrade, vers Bucarest, Odessa

ou vers Sofia, Constantinople, Bagdad, vers toute l'Asie.

Il faut que toutes ces voies soient libres, ouvertes à tous ; plus elles seront fréquentées, plus elles assureront aux pays qu'elles traversent la paix et la prospérité.

Alors, les solutions ?

Il faut que les Détroits soient internationalisés. Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais quelles garanties qu'ils ne seront pas tout d'un coup fermés par des mines ou d'autre manière ?

Une Commission internationale ? Comme à Galatz ? Et si les Commissaires ne s'entendent pas ? Si leurs Gouvernements respectifs entrent en guerre les uns contre les autres ? Car nous n'en sommes pas encore au temps de la paix perpétuelle. La Commission de Galatz a-t-elle depuis quatre ans garanti la libre navigation du Danube ?

Et Constantinople n'est pas Galatz. Vous ne pouvez pas lui infliger cette déchéance ; il vous faut compter avec sa gloire séculaire, avec son prestige, avec les immenses perspectives de son incomparable avenir. Constantinople est une capitale, l'une des grandes capitales du monde.

Et vous n'y pouvez pas laisser le Turc, si doux et si aimable que soit le Turc dans les romans de Pierre Loti ; c'est un Asiatique, il faut le renvoyer en Asie, chez lui. Même en admettant qu'il ne se livre plus jamais à des alliances dangereuses comme celle qui vient de lui coûter si cher et à nous tous, vous ne pouvez pas lui abandonner Constantinople comme une tête de pont de l'Asie sur l'Europe. On ne bâtit pas l'avenir avec des ruines ; l'homme malade est mort. M. Wilson et la logique fatale de l'histoire l'ont irrémédiablement condamné, comme les Habsbourg et les Hohenzollern, comme tous les fauteurs de barbarie, comme tous les

boureaux et massacreurs de peuples. Libre à chacun de témoigner aux Turcs, Jeunes ou Vieux, une tendresse émue au souvenir de leurs hauts faits, mais pas au point de les installer à jamais à Constantinople. Leur place est à Brousse. Voyez la carte.

Quelle est donc la solution indiquée par le déterminisme des siècles ? On s'en étonnera sans doute ; on sait si mal l'histoire : elle s'en venge en défaisant ce qu'on fait sans elle.

Elle dit : Il faut établir la Grèce à Constantinople.

Constantinople, épelez son nom, est grecque, dès que l'élément turc, l'envahisseur du xv^e siècle, aura été éliminé. Elle est grecque depuis 3.000 ans. Sa gloire dans l'histoire est d'avoir été la capitale d'un empire grec, qui y a laissé sa marque monumentale et historique indélébile. Il faut y réaliser « la Grande Idée ». Il faut y bâtir un établissement séculaire, dont l'avenir sera garanti par le passé.

La Grèce sera chargée de la garde des Détroits, comme la Belgique de la garde d'Anvers, chemin des mers de l'Occident. Elle tiendra cette garde aussi fermement que la Belgique a tenu la garde de sa neutralité, pour son plus grand honneur dans l'histoire.

Autour de cette Grèce, restaurée dans tout son domaine, et forte et grande vraiment par cette unité parfaite, on organisera une Fédération des Etats directement intéressés à la gloire et à la prospérité de Constantinople, un Conseil de représentants de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Russie du Sud, de la Caucasic, de l'Anatolie turque, une Société des Nations Balkaniques.

Et la situation étant internationale au premier chef, ce régime politique et économique fonctionnera sous la garantie et sous le contrôle des grandes puissances, c'est-à-dire, en somme, de toutes les nations de l'univers, intéressées toutes à la tranquillité et à la prospérité

de ce grand carrefour du monde. Nulle meilleure occasion, nul meilleur endroit pour y expérimenter, pour y éprouver les lois de la solidarité internationale.

Aux diplomates, aux hommes d'Etat dont nous ne manquons pas, de trouver les conditions pratiques de ce régime nécessaire. Mais surtout qu'ils s'accordent avec l'histoire s'ils veulent travailler pour l'histoire. Qu'ils prennent quelque souci de son jugement redoutable, son déterminisme inéluctable vient d'écarter de cet Orient merveilleux toutes les barbaries qui le tenaient asservi : il faut achever et consacrer cette œuvre des siècles.

Alors la paix, la grande paix française, y ramènera les éclatantes prospérités d'autrefois. Alors on verra renaître la civilisation arabe aux foyers rallumés de Damas et de Bagdad.

Alors la civilisation grecque, enfin émancipée, reprendra sa splendide carrière, interrompue depuis tant de siècles, et, les Barbares Hyperboréens rejetés à jamais loin de ces pays qui ne sont pas faits pour eux, on verra briller à nouveau sur ces rivages privilégiés, et toujours sous le traditionnel rayonnement de l'influence française, la grande lumière de la civilisation gréco-latine.

L'Orient s'allume de mille feux dont l'historien d'aujourd'hui déjà ne peut soutenir l'éclat.

EDOUARD DRIAULT.

